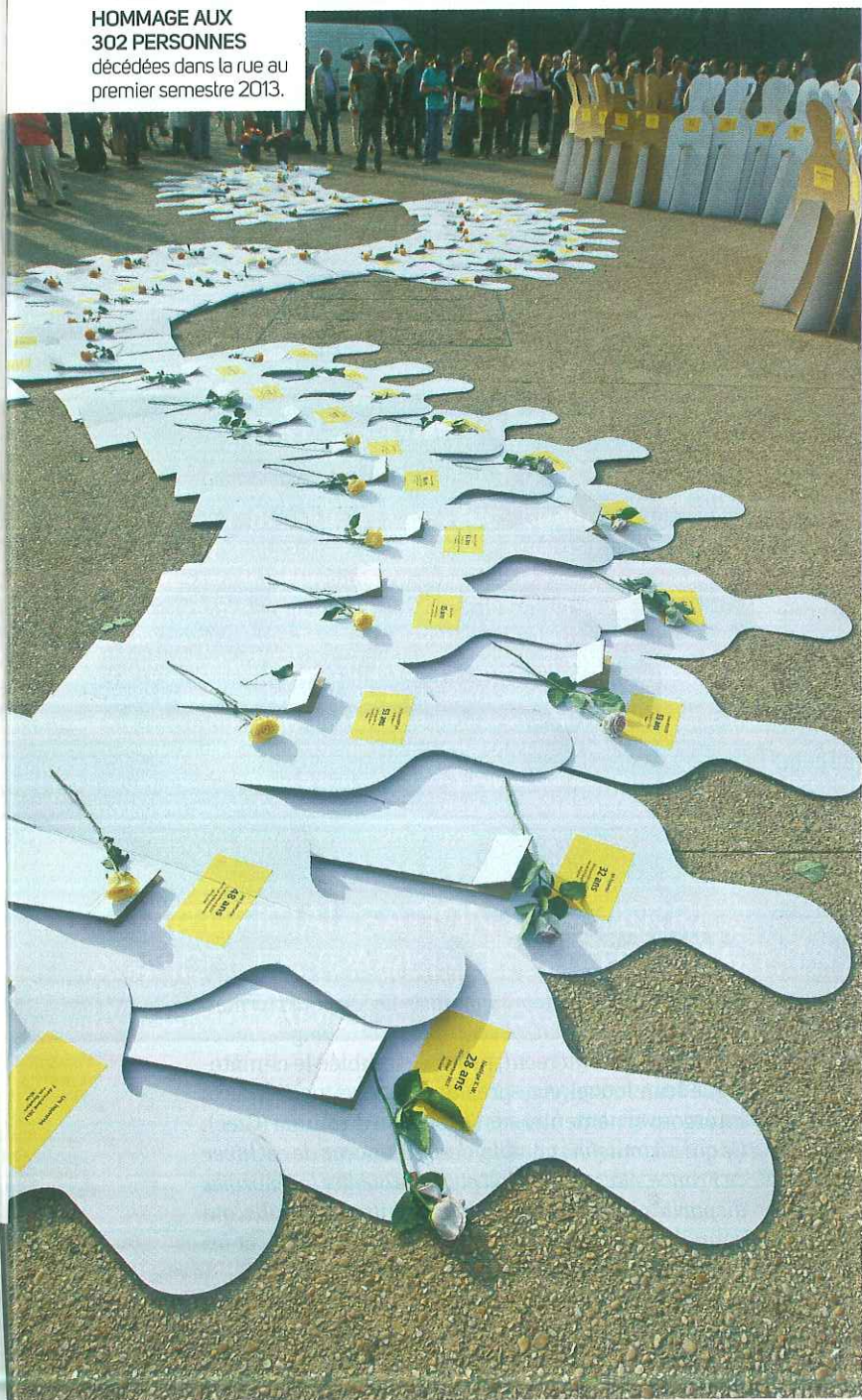


HOMMAGE AUX  
302 PERSONNES  
décédées dans la rue au  
premier semestre 2013.



## Aider les familles de sans-abri décédés

» Depuis 2002, le collectif des Morts de la rue tente de permettre aux proches des sans-abri décédés de se réappropriier ces années de vie qu'un père, un frère, un compagnon ont passées au dehors. Cécile Rocca, coordinatrice du collectif, raconte : « Quand les familles découvrent que leur proche était à la rue, ce monde, celui des squats, du froid et de la manche, devient le leur. Tout à coup, cette frontière invisible qui sépare les clochards des autres s'estompe, on se retrouve entre humains. » Selon son rapport annuel, le collectif centralise 380 décès en moyenne par an (477 en 2013), et publie les noms d'environ 60 % des morts signalés (693, sur les 1180 recensés ces trois dernières années), signe de la difficulté à enquêter sur des personnes en marge de la société.

### AMOUR, PEUR ET FRUSTRATION

Si Amandine a toujours vécu auprès de son père, Laetitia, elle, a eu toutes les difficultés à ne pas voir Rémi, son petit copain, s'éloigner. Elle a vécu la chute de son compagnon, partagée entre amour, peur et frustration. « C'était pas évident en tant que proche de vivre avec une personne attirée par la rue, on croit que notre amour va pouvoir déplacer des montagnes mais on est finalement très frustré par un sentiment d'impuissance. Tous mes efforts ne m'empêchent pas de garder un fort sentiment de culpabilité, parce qu'à un moment j'ai abandonné, j'ai eu besoin de couper les ponts. Tout le quartier était au courant qu'il faisait la manche, le regard des autres pesait lourd sur moi. Alors, sur lui, j'aime mieux ne pas imaginer. » Avant de baisser les bras, Laetitia est devenue bénévole au Secours catholique. Pas dans l'espoir de le voir, mais « pour côtoyer d'autres SDF, pour comprendre qui ils étaient et pourquoi ils en étaient là. Pour savoir, en aidant d'autres personnes, ce qui arrivait à Rémi », se rappelle-t-elle.

Le flou persiste pour Laetitia, restée sans nouvelles de Rémi, quant aux raisons de son décès. « Aujourd'hui encore, on ne sait toujours pas comment ça s'est passé, s'il s'est suicidé... Tout ce qu'on sait, c'est qu'on l'a retrouvé dans la Seine. » La jeune femme vit donc avec ce premier amour qui a pris fin quelque part entre la rue qui avait accueilli son copain et le fleuve qui l'a englouti. Cette Seine au bord de laquelle ils passaient des heures à se promener lorsqu'ils se retrouvaient, malgré les disputes. « Même après notre rupture, on faisait souvent de grandes balades, c'est ce qu'il aimait : la marche et la Seine. Dans ces moments apaisés le long des quais, je me disais : "Il n'a pas perdu son humanité". » **BARTHÉLÉMY GAILLARD**

et un cancer de la gorge. Il en est mort. « Il nous a regardés grandir avec attendrissement, mais il ne se sentait pas dans son monde et notre vie d'adulte. Je crois qu'il devait tourner à six bouteilles de vin par jour. Il se justifiait en nous disant : "Tu sais, avoir un litre de vin dans l'estomac, ça enlève la sensation de faim. Je me bourre la gueule pour ne pas me rendre compte que j'ai mal à la gorge". Il refusait aussi d'aller à l'hôpital parce qu'il ne pouvait pas boire là-bas. »

# La rue sépare ceux qui s'aiment

On oublie trop souvent que les sans-abri ont une famille. Qui tente, parfois, malgré les difficultés, de préserver la relation.

## société

Un carré de terre, quelques petits trous moelleux, et des tombes. Blanches, simples, elles se distinguent par les noms gravés. Lettres éparses qui retracent des vies de clochards arrivées à leur terminus dans le Jardin de la fraternité du cimetière de Thiais (94). Certains sont partis sans que l'on ne puisse jamais retrouver un parent ou un ami qui aurait pu prendre en charge ses obsèques.

Amandine (tous les prénoms ont été changés, ndlr), elle, a eu la chance de rester proche de son père toute sa vie. D'accompagner Francis, le beau routard aux yeux bleus qui avait tant plu à Hélène, sa mère, alors lycéenne. Le mode de vie marginal de son père n'a pas empêché Amandine, son frère et sa sœur de vivre « une enfance heureuse », à peine troublée par les doutes et les peines de leur mère. « En partant le matin, il nous disait qu'il allait travailler, mais plusieurs fois ma mère l'a trouvé en train de dormir dans la voiture », se souvient-elle. À l'école, les enfants achèvent de faire découvrir à Amandine que Francis n'est pas comme les autres. Malgré tout, elle continue de « l'accepter et de l'aimer ». « Il me disait tout le temps : "Moi, je l'ai choisie, ma vie." Je crois vraiment qu'il avait ça en lui, que rien n'aurait pu le détourner de cette voie. Et puis, faut le comprendre aussi, c'était un gamin de la Ddass, il a toujours erré dans la rue. Les gens de la rue lui ont tendu la main, et cette rue, elle lui a même fait rencontrer ma mère. C'est elle qui les a réunis. »

### DES ATTACHES INDÉFACTIBLES

C'est la rue aussi qui va, petit à petit, les éloigner. Trop d'escapades impromptues, trop de soirs à attendre, trop de bouteilles séchées avant de rentrer. « Un jour, ma mère m'a prise sous le bras et elle est partie.

J'avais 11 ans. C'était la rupture de trop pour mon père. Ma mère lui a laissé l'appartement dans lequel on vivait. Mais il ne payait plus les factures, il ne rangeait plus. On venait les week-ends, mais il s'est rapidement fait expulser. Il venait alors parfois chez nous pour nous voir. Mais il nous disait qu'il ne se sentait bien que sur le bitume, que c'était le seul endroit où les rapports humains étaient vrais, dans l'amour comme dans la violence. » Peu à peu, Hélène refait sa vie. Rencontre

un autre homme, qui refuse d'accueillir Francis. Néanmoins, l'hiver, quand il ne trouve pas de foyer, elle insiste pour lui laisser un bout de canapé. « Malgré la rupture, malgré tout ce qui les a séparés, ma mère a toujours tout fait pour que mon frère, ma sœur et moi gardions un lien avec notre père. » Moments étranges, où trois enfants propres sur eux débarquent dans une association d'aide aux sans-abri. S'asseyent sagement, embrassent un vieux routard venu manger le repas gratuit proposé. « C'était le moment où on pouvait le voir, il venait manger au Fournil, une association grenobloise, on avait une table où discuter. Souvent, ma mère venait aussi. » Lors de ces repas de famille, Amandine côtoie les amis de Francis : Lulu l'Apache, Slim, et tous les autres. « J'ai toujours apprécié ses amis. Pour moi, ils n'étaient pas des rivaux qui nous séparaient de lui mais des personnes qui l'entouraient quand nous n'étions pas là. Tout ce que je voyais en eux, c'était l'amour qu'ils lui apportaient. »

### L'ALCOOLO-TABAGISME, UN MAL RÉCURRENT

Ces instants de bonheur sont seulement gâchés les jours où Francis a la voix pâteuse et sent une odeur qu'Amandine, alors petite fille, apprend à détester. L'odeur du vin bon marché, l'odeur de l'alcool, compagne qui ne quittera plus jamais Francis. Et qui longtemps marquera ses enfants. « Il gardait

« TOUT LE QUARTIER ÉTAIT AU COURANT QU'IL FAISAIT LA MANCHE, LE REGARD DES AUTRES PESAIT LOURD SUR MOI. »

tous les dessins qu'on lui faisait, et un jour, j'étais déjà grande, il nous sort une vieille enveloppe avec un de mes dessins que je lui avais offert : une bouteille d'alcool barrée. L'alcool, c'est la seule chose que j'enlèverais dans l'histoire qui me lie à mon père si je le pouvais. »

Malgré son attachement viscéral à cette vie de sans-abri, Francis n'avait qu'une peur : « Mourir comme un chien dans la rue. » L'alcoolo-tabagisme, mal récurrent des clochards, a déclenché chez lui une cirrhose